

PAUL VERLAINE

**CHANSONS POUR  
ELLE**

BIBEBOOK

PAUL VERLAINE

# CHANSONS POUR ELLE

1891

**Un texte du domaine public.  
Une édition libre.**

ISBN—978-2-8247-1160-7

**BIBEBOOK**  
[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

## À propos de Bibebook :

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur [Bibebook.com](http://www.bibebook.com) de lire un livre de qualité :

Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.

Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture, qui a comme objectif : *la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.*

## Aidez nous :

Vous pouvez nous rejoindre et nous aider, sur le site de Bibebook.

<http://www.bibebook.com/joinus>

Votre aide est la bienvenue.

## Erreurs :

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, merci de les signaler à :

[error@bibebook.com](mailto:error@bibebook.com)

## Télécharger cet ebook :

<http://www.bibebook.com/search/978-2-8247-1160-7>

## **Credits**

Sources :

- B.N.F.
- Éféfé

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture

Fontes :

- Philipp H. Poll
- Christian Spremberg
- Manfred Klein

## Licence

Le texte suivant est une œuvre du domaine public édité sous la licence Creatives Commons BY-SA

 Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

[Lire la licence](#)

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA, ce qui signifie que vous pouvez légalement la copier, la redistribuer, l'envoyer à vos amis. Vous êtes d'ailleurs encouragé à le faire.

Vous devez attribuer l'œuvre aux différents auteurs, y compris à Bibebook.

1

Tu n'es pas du tout vertueuse,  
Je ne suis pas du tout jaloux !  
C'est de se la couler heureuse  
Encor le moyen le plus doux.

Vive l'amour et vivent nous !

Tu possèdes et tu pratiques  
Les tours les plus intelligents  
Et les trucs les plus authentiques  
A l'usage des braves gens,

Et tu m'as quels soins indulgents !

D'aucuns clabaudent sur ton âge  
Qui n'est plus seize ans ni vingt ans,  
Mais ô ton opulent corsage,  
Tes yeux riants, comme chantants,

Et ô tes baisers épatants !

Sois-moi fidèle si possible  
Et surtout si cela te plaît,  
Mais reste souvent accessible  
A mon désir, humble valet

Content d'un « viens ! » ou d'un soufflet.

« Hein ? passé le temps des prouesses ! »  
Me disent les sots d'alentour.  
Ça, non, car grâce à tes caresses  
C'est encor, c'est toujours mon tour.

Vivent nous et vive l'amour !

2

Compagne savoureuse et bonne  
A qui j'ai confié le soin  
Définitif de ma personne,  
Toi mon dernier, mon seul témoin,  
Viens ça, chère, que je te baise,  
Que je t'embrasse long et fort,  
Mon cœur près de ton cœur bat d'aise  
Et d'amour pour jusqu'à la mort :

Aime-moi,  
Car, sans toi,  
Rien ne puis,  
Rien ne suis.

Je vais gueux comme un rat d'église,  
Et toi tu n'as que tes dix doigts ;  
La table n'est pas souvent mise  
Dans nos sous-sols et sous nos toits ;  
Mais jamais notre lit ne chôme,  
Toujours joyeux, toujours fêté,  
Et j'y suis le roi du royaume  
De ta gaîté, de ta santé !

Aime-moi,  
Car, sans toi,  
Rien ne puis,  
Rien ne suis.

Après nos nuits d'amour robuste,  
Je sors de tes bras mieux trempé,  
Ta riche caresse est la juste  
Sans rien de ma chair de trompé,  
Ton amour répand la vaillance  
Dans tout mon être, comme un vin,  
Et, seule, tu sais la science

De me gonfler un cœur divin.  
Aime-moi,  
Car, sans toi,  
Rien ne puis,  
Rien ne suis.

Qu'importe ton passé, ma belle,  
Et qu'importe, parbleu ! le mien :  
Je t'aime d'un amour fidèle  
Et tu ne m'as fait que du bien.  
Unissons dans nos deux misères  
Le pardon qu'on nous refusait,  
Et je t'étreins et tu me serres  
Et zut au monde qui jasait !  
Aime-moi  
Car, sans toi,  
Rien ne puis,  
Rien ne suis.



3

Voulant te fuir (fuir ses amours !  
Mais un poète est bête),  
J'ai pris, l'un de ces derniers jours,  
La poudre d'escampette.  
Qui fut penaud, qui fut nigaud  
Dès après un quart d'heure ?  
Et je revins en mendigot  
Qui supplie et qui pleure.

Tu pardonnas : mais pas longtemps  
Depuis la fois première  
Je filais, pareil aux autans,  
Comme la fois dernière.  
Tu me cherchas, me dénichas ;  
Courte et bonne, l'enquête !  
Qui fut content du doux pourchas ?  
Moi donc, ta grosse bête !

Puisque nous voici réunis,  
Dis, sans ruse et sans feinte,  
Ne nous cherchons plus d'autres nids  
Que ma, que ton étreinte.  
Malgré mon caractère affreux,  
Malgré ton caractère  
Affreux, restons toujours heureux :  
Fois première et dernière.

4

Or, malgré ta cruauté  
Affectée, et l'air très faux  
De sale méchanceté  
Dont, bête, tu te prévaux

J'aime ta lasciveté !

Et quoiqu'en dépit de tout  
Le trop factice dégoût  
Que me dicte ton souris  
Qui m'est, à mes dams et coût,

Rouge aux crocs blancs de souris ! —

Je t'aime comme l'on croit,  
Et mon désir fou qui croît,  
Tel un champignon des prés,  
S'érige ainsi que le Doigt

D'un Terme là tout exprès.

Donc, malgré ma cruauté  
Affectée, et l'air très faux  
De pire méchanceté,  
Dont, bête, je me prévaux,

Aime ma simplicité.

5

*Zon, flûte et basse*  
*Zon, violon.*  
(BÉRANGER.)

Jusques aux pervers nonchaloirs  
De ces yeux noirs,  
Jusques, depuis ces flemmes blanches  
De larges hanches  
Et d'un ventre et de beaux seins  
Aux fiers dessins,  
  
Tout pervertit, tout convertit tous mes desseins  
  
Jusques à votre menterie,  
Bouche fleurie,  
Jusques aux pièges mal tendus  
Tant attendus,  
De tant d'appas, de tant de charmes.  
De tant d'alarmes,  
  
Tout pervertit, tout avertit mes tristes larmes,  
  
Et, chère, ah ! dis : Flûtes et zons  
A mes chansons  
Qui vont brâmant, tels des cerfs prestes  
Aux gestes lestes,  
Ah ! dis donc, Chère : Flûte et zon !  
A ma chanson,  
  
Et si je fais l'âne, eh bien, donne-moi du son !

6

La saison qui s'avance  
Nous baille la défense  
D'user des us d'été,  
Le frisson de l'automne  
Déjà nous pelotonne  
Dans le lit mieux fêté.

Fi de l'été morose,  
Toujours la même chose :  
« J'ai chaud, t'as chaud, dormons ! »  
Dormir au lieu de vivre,  
S'ennuyer comme un livre...  
Voici l'automne, aimons !

L'un dans l'autre, à notre aise,  
Soyons pires que braise  
Puisque s'en vient l'hiver,  
Tous les deux, corps et âme,  
Soyons pires que flamme,  
Soyons pires que chair !

7

Je suis plus pauvre que jamais  
Et que personne ;  
Mais j'ai ton cou gras, tes bras frais,  
Ta façon bonne  
De faire l'amour, et le tour  
Leste et frivole,  
Et la caresse, nuit et jour,  
De ta parole.

Je suis riche de tes beaux yeux,  
De ta poitrine,  
Nid follement voluptueux,  
Couche ivoirine  
Où mon désir, las d'autre part,  
Se ravigore  
Et pour d'autres ébats repart  
Plus brave encore...

Sans doute tu ne m'aimes pas  
Comme je t'aime,  
Je sais combien tu me trompes  
Jusqu'à l'extrême.  
Que me fait, puisque je ne vis  
Qu'en ton essence,  
Et que tu tiens mes sens ravis  
Sous ta puissance ?

8

Que ton âme soit blanche ou noire,  
Que fait ? Ta peau de jeune ivoire  
Est rose et blanche et jaune un peu.  
Elle sent bon, ta chair, perverse  
Ou non, que fait ? puisqu'elle berce  
La mienne de chair, nom de Dieu !

Elle la berce, ma chair folle,  
Ta folle de chair, ma parole  
La plus sacrée ! — et que donc bien !  
Et la mienne, grâce à la tienne,  
Quelque réserve qui la tienne,  
Elle s'en donne, nom d'un chien !

Quant à nos âmes, dis, Madame,  
Tu sais, mon âme et puis ton âme,  
Nous en moquons-nous ? Que non pas !  
Seulement nous sommes au monde.  
Ici-bas, sur la terre ronde,  
Et non au ciel, mais ici-bas.

Or, ici-bas, faut qu'on profite  
Du plaisir qui passe si vite  
Et du bonheur de se pâmer,  
Aimons, ma petite méchante,  
Telle l'eau va, tel l'oiseau chante,  
Et tels, nous ne devons qu'aimer.

9

Tu m'as frappé, c'est ridicule,  
Je t'ai battue et c'est affreux :  
Je m'en repens et tu m'en veux.  
C'est bien, c'est selon la formule.

Je n'avais qu'à me tenir coi  
Sous l'aimable averse des gifles  
De ta main experte en mornifles,  
Sans même demander pourquoi.

Et toi, ton droit, ton devoir même,  
Au risque de t'exténuer,  
Il serait de continuer  
De façon extrême et suprême...

Seulement, ô ne m'en veux plus,  
Encore que ce fût un crime  
De t'avoir faite ma victime...  
Dis, plus de refus absolus,

Bats-moi, petite, comme plâtre,  
Mais ensuite viens me baiser,  
Pas ? quel besoin d'éterniser  
Une querelle trop folâtre.

Pour se brouiller plus d'un instant,  
Le temps de nous faire une moue  
Qu'éteint un bécot sur la joue,  
Puis sur la bouche en attendant

Mieux encor, n'est-ce pas, gamine ?  
Promets-le-moi sans biaiser.  
C'est convenu ? Oui ? Puis-je oser ?  
Allons, plus de ta grise mine !

10

L'horrible nuit d'insomnie !  
— Sans la présence bénie  
De ton cher corps près de moi,  
Sans ta bouche tant baisée  
Encore que trop rusée  
En toute mauvaise foi,

Sans ta bouche tout mensonge,  
Mais si franche quand j'y songe,  
Et qui sait me consoler  
Sous l'aspect et sous l'espèce  
D'une fraise — et, bonne pièce ! —  
D'un très plausible parler,

Et surtout sans le pentacle  
De tes sens et le miracle  
Multiple est un, fleur et fruit,  
De tes durs yeux de sorcière,  
Durs et doux à ta manière...  
Vrai Dieu ! la terrible nuit !



11

Vrai, nous avons trop d'esprit,  
Chérie !

Je crois que mal nous en prit,  
Chérie !

D'ainsi lutter corps à corps  
Encore !

Sans repos et sans remords  
Encore !

Plus, n'est-ce pas ? de ces luttes  
Sans but,

Plus de ces mauvaises flûtes.  
Ce luth,

O ce luth de bien se faire  
Tel air,

Toujours vibrant, chanson hère  
Dans l'air !

Et n'ayons plus d'esprit,  
T'en prie !

Tu vois que mal nous en prit...  
T'en prie.

Soyons bons tout bêtement,  
Charmante,

Aimons-nous aimablement  
M'amante !

12

Tu bois, c'est hideux ! presque autant que moi.  
Je bois, c'est honteux, presque plus que toi,  
Ce n'est plus ce qu'on appelle une vie...  
Ah ! la femme, fol, fol est qui s'y fie !

Les hommes, bravo ! c'est fier et soumis,  
On peut s'y fier, voilà des amis !  
Nous buvons, mais, vous mesdames, l'ivresse  
Vous va moins qu'à nous, — te change en tigresse,

Moi tout au plus en un simple cochon ;  
Quelque idéal sot dans mon cabochon,  
Quelque bêtise en sus, quelque sottise  
En outre, — mais toi, la fainéantise,

La méchanceté, l'obstination,  
Un peu le vice et beaucoup l'option,  
Pour être plus folle, sur ma parole !  
Que ma folie à moi déjà si folle.

Ces réflexions me coûtent beaucoup,  
Mais ce soir je suis d'une humeur de loup.  
Excuse, si mon discours va si rogue,  
Mais ce soir je suis d'une humeur de dogue.

.....

Bah ! buvons pas trop (s'il nous est possible),  
Ma bouche est un trou, la tienne est un crible.  
Dieu saura bien reconnaître les siens.  
Morale : surtout baisons-nous — et viens !

13

Es-tu brune ou blonde ?  
Sont-ils noirs ou bleus,  
Tes yeux ?  
Je n'en sais rien, mais j'aime leur clarté profonde,  
Mais j'adore le désordre de tes cheveux.

Es-tu douce ou dure ?  
Est-il sensible ou moqueur,  
Ton cœur ?  
Je n'en sais rien, mais je rends grâce à la nature  
D'avoir fait de ton cœur mon maître et mon vainqueur.

Fidèle, infidèle ?  
Qu'est-ce que ça fait,  
Au fait ?  
Puisque, toujours disposé à couronner mon zèle  
Ta beauté sert de gage à mon plus cher souhait.

14

Je ne t'aime pas en toilette  
Et je déteste la voilette  
Qui t'obscurcit tes yeux, mes cieux,  
Et j'abomine la « tournure »  
Parodie et caricature,  
De tels tiens appas somptueux.

Je suis hostile à toute robe  
Qui plus ou moins cache et dérobe  
Ces charmes, au fond les meilleurs :  
Ta gorge, mon plus cher délice,  
Tes épaules et la malice  
De tes mollets ensorceleurs.

Fi d'une femme trop bien mise !  
Je te veux, ma belle, en chemise,  
— Voile aimable, obstacle badin,  
Nappe d'autel pour l'alme messe,  
Drapeau mignard vaincu sans cesse  
Matin et soir, soir et matin.

15

Chemise de femme, armure *ad hoc*  
Pour les chers combats et le gai choc,  
Avec, si frais et que blancs et gras,  
Sortant tout nus, joyeux, les deux bras,

Vêtement suprême,  
De mode toujours,  
C'est toi seul que j'aime  
De tous ses atours.

Quand Elle s'en vient devers le lit,  
L'orgueil des beaux seins cambrés emplit  
Et bombe le linge tout parfumé  
Du seul vrai parfum, son corps pâmé.

Vêtement suprême,  
De mode toujours,  
C'est toi seul que j'aime  
De tous ses atours.

Quand elle entre dans le lit, c'est mieux  
Encor : sous ma main le précieux  
Trésor de sa croupe frémit dans  
Les plis de batiste redondants.

Vêtement suprême,  
De mode toujours,  
C'est toi seul que j'aime  
De tous ses atours.

Mais lorsqu'elle a pris place à côté  
De moi, l'humble serf de sa beauté,  
Il est divin et mieux mon bonheur  
A bousculer le linge et l'honneur !

Vêtement suprême,  
De mode toujours,  
C'est toi seul que j'aime  
De tous ses atours.

16

L'été ne fut pas adorable  
Après cet hiver infernal,  
Et quel printemps défavorable !  
Et l'automne commence mal,  
Bah ! nous nous réchauffâmes  
En mêlant nos deux âmes.

La pauvreté, notre compagne  
Dont nous nous serions bien passés,  
Vainement menait la campagne  
Durant tous ces longs mois glacés...  
Nous incaguions l'intruse,  
Son astuce et sa ruse.

Et riches, de baisers sans nombre,  
— La seule opulence, crois-moi, —  
Que nous fait que le temps soit sombre  
S'il fait soleil en moi, chez toi,  
Et que le plaisir rie  
A notre gueuserie ?

17

Je ne suis plus de ces esprits philosophiques,  
Et ce n'est pas de morale que tu te piques  
Deux admirables conditions pour l'amour  
Tel que nous l'entendrons, c'est-à-dire sans tour  
Aucun de bête convenance ou de limites,  
Mais chaud, rieur — et zut à tous us hypocrites !

Aimons gaîment  
Et franchement.

J'ai reconnu que la vertu, quand s'agit d'Elles,  
Est duperie et que la plupart d'elles ont  
Raison de s'en passer, nous prenant pour modèles :  
Si bien qu'il est très bien de faire comme font  
Les bonnes bêtes de la terre et les célestes,  
N'est-ce pas ? prompts moineaux, n'est-ce pas, les cerfs prestes

Aimons bien fort  
Jusqu'à la mort.

Pratique mon bon conseil et reste amusante.  
S'il se peut, sois-le plus encore et représente  
Toi bien que c'est ta loi d'être pour nous charmer  
Et la fleur n'est pas plus faite pour se fermer  
Que vos cœurs et vos sens, ô nos belles amies...  
Tête en l'air, sens au clair, vos « pudeurs » endormies,

Aimons dûment  
Et verement



18

Si tu le veux bien, divine Ignorante,  
Je ferai celui qui ne sait plus rien  
Que te caresser d'une main errante,  
En le geste expert du pire vaurien,

Si tu le veux bien, divine Ignorante.

Soyons scandaleux sans plus nous gêner  
Qu'un cerf et sa biche ès bois authentiques.  
La honte, envoyons-la se promener.  
Même exagérons et, sinon cyniques,

Soyons scandaleux sans plus nous gêner.

Surtout ne parlons pas littérature.  
Au diable lecteurs, auteurs, éditeurs  
Surtout ! Livrons-nous à notre nature  
Dans l'oubli charmant de toutes pudeurs,

Et, ô ! ne parlons pas littérature !

Jouir et dormir, ce sera, veux-tu ?  
Notre fonction première et dernière,  
Notre seule et notre double vertu,  
Conscience unique, unique lumière.

Jouir et dormir, m'amante, veux-tu ?

19

Ton rire éclaire mon vieux cœur  
Comme une lanterne une cave  
Où mûrirait tel cru vainqueur :  
Aï, Beaune, Sauterne, Grave.

Ton rire éclaire mon vieux cœur.

Ta voix claironne dans mon âme :  
Tel un signal d'aller au feu...  
... De tes yeux en effet tout flamme  
On y va, sacré nom de Dieu !

Ta voix claironne dans mon âme.

Ta manière, ton *meneo*,  
Ton chic, ton galbe, ton que sais-je,  
Me disent : « Viens ça » *Prodeo*.  
(O ces souvenirs de collègue !)

Ta manière ! ton *meneo* !

Ta gorge, tes hanches, ton geste,  
Et le reste, odeur et fraîcheur  
Et chaleur m'insinuent : reste !  
Si j'y reste, en ton lit mangeur !

Ta gorge, tes hanches ! ton geste !

20

Tu crois au marc de café,  
Aux présages, aux grands jeux :  
Moi je ne crois qu'en tes grands yeux.

Tu crois aux contes de fées,  
Aux jours néfastes, aux songes,  
Moi je ne crois qu'en tes mensonges.

Tu crois en un vague Dieu,  
En quelque saint spécial,  
En tel *Ave* contre tel mal.

Je ne crois qu'aux heures bleues  
Et rose que tu m'épanches  
Dans la volupté des nuits blanches !

Et si profonde est ma foi  
Envers tout ce que je croi  
Que je ne vis plus que pour toi.

21

Lorsque tu cherches tes puces,  
C'est très rigolo.  
Que de ruses, que d'astuces !  
J'aime ce tableau.  
C'est, alliciant en diable  
Et mon cœur en bat  
D'un battement préalable  
A quelque autre ébat

Sous la chemise tendue  
Au large, à deux mains  
Tes yeux scrutent l'étendue  
Entre tes durs seins.  
Toujours tu reviens bredouille,  
D'ailleurs, de ce jeu.  
N'importe, il me trouble et brouille,  
Ton sport, et pas peu !

Lasse-toi d'être défaite  
Aussi sottement.  
Viens payer une autre fête  
A ton corps charmant  
Qu'une chasse infructueuse  
Par monts et par vaux.  
Tu seras victorieuse...  
Si je ne prévaux !

22

J'ai rêvé de toi cette nuit :  
Tu te pâmais en mille poses  
Et roucoulais des tas de choses...

Et moi, comme on savoure un fruit,  
Je te baisais à bouche pleine  
Un peu partout, mont, val ou plaine.

J'étais d'une élasticité,  
D'un ressort vraiment admirable :  
Tudieu, quelle haleine et quel rable !

Et toi, chère, de ton côté,  
Quel rable, quelle haleine, quelle  
Élasticité de gazelle...

Au réveil ce fut, dans tes bras,  
Mais plus aiguë et plus parfaite,  
Exactement la même fête !

23

Je n'ai pas de chance en femme,  
Et, depuis mon âge d'homme,

Je ne suis tombé guère, en somme,  
Que sur des criardes infâmes.

C'est vrai que je suis criard  
Moi-même et d'un révoltant  
Caractère tout autant,  
Peut-être plus par hasard.

Mes femmes furent légères,  
Toi-même tu l'es un peu,  
Cet épouvantable aveu  
Soit dit entre nous, ma chère.

C'est vrai que je fus coureur.  
Peut-être le suis-je encore :  
Cet aveu me déshonore.  
Parfois je me fais horreur.

Baste : restons tout de même  
Amants fervents, puisqu'en somme

Toi, bonne fille et moi, brave homme,  
Tu m'aimes, dis, et que je t'aime.

24

Bien qu'elle soit ta meilleure amie,  
C'est farce ce que nous la trompons  
Jusques à l'excès, sans penser mie  
A elle, tant nos instants sont bons,

Nos instants sont bons !

Je fais des comparaisons, de même  
Toi cocufiant ton autre amant,  
Et je dois dire que ton système  
Pour le cocufier est charmant,

Ton us est charmant !

Mon plaisir est d'autant plus coupable  
(Et plus exquis, grâce à ton concours)  
Qu'elle se montre aussi très capable  
Et fort experte aux choses d'amours.

Mais sans ton concours ?

Trompons-la bien, car elle nous trompe  
Peut-être aussi, tant on est coquins  
Et qu'il n'est de pacte qu'on ne rompe.  
Trompons-*les* bien. Nuls remords mesquins !

Soyons bien coquins !

25

Je fus mystique et je ne le suis plus  
(La femme m'aura repris tout entier),  
Non sans garder des respects absolus  
Pour l'idéal qu'il fallut renier.

Mais la femme m'a repris tout entier !

J'allais priant le Dieu de mon enfance  
(Aujourd'hui c'est toi qui m'as à genoux),  
J'étais plein de foi, de blanche espérance,  
De charité sainte aux purs feux si doux.

Mais aujourd'hui tu m'as à tes genoux !

La femme, par toi, redevient LE maître,  
Un maître tout-puissant et tyrannique,  
Mais qu'insidieux ! feignant de tout permettre  
Pour en arriver à tel but satanique...

O le temps béni quand j'étais ce mystique !



# Table des matières

1	1
2	2
3	4
4	5
5	6
6	7
7	8
8	9
9	10
10	11
11	12
12	13
13	14
14	15
15	16
16	18
17	19
18	20
19	21
20	22

Chansons pour elle

21	.....	23
22	.....	24
23	.....	25
24	.....	26
25	.....	27

Une édition

**BIBEBOOK**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

Achevé d'imprimer en France le 24 décembre 2014.